





Aël Bahor

# Coming Out

Ma différence mise à nu

Copyright © 2018 Aël Bahor

Toute reproduction même partielle, de cet ouvrage est formellement interdite sans l'accord de l'auteur.

Tous droits réservés pour tous pays.

Éditeur : Aël Bahor

ael.bahor@gmail.com

Réalisation de la couverture : Nathalie Goussé

<http://www.nathaliegousse.com>

Photo de couverture : ©Pixabay

Dépôt légal : juillet 2018

15€

ISBN : 979-10-227-6635-7

Imprimé par Bookélis

## Remerciements

Je remercie sincèrement tous ceux qui ont parcouru un bout de chemin à mes côtés, mes amis et ma famille.

Je remercie tout particulièrement ma petite cousine Catherine qui a eu la gentillesse de m'offrir son précieux temps pour la relecture et la correction de cet ouvrage, ainsi que mon amie Soizic qui m'a donné un nouvel éclairage.

Je remercie chaleureusement ma thérapeute, magnétiseuse-shamane, Nicole pour son accompagnement en soins énergétiques et chamaniques depuis quatre ans. Une rencontre particulière à un moment de ma vie où mon âme était prête à vivre l'inimaginable... Cette publication en fait partie.

De même, je remercie sincèrement Aline, Bernadette, Emmanuel et Laura, pour les soins énergétiques et quantiques qu'ils m'ont apportés et sans lesquels ce livre ne serait jamais arrivé entre vos mains !

Je remercie également ma compagne qui me soutient dans tous mes projets depuis dix ans et me permet de devenir de plus en plus libre et indépendante. Merci à toi Irène, de cheminer à mes côtés... sur la voie du Cœur.

**MERCI À TOUS**

## Avant-Propos

Ce livre, loin d'être une œuvre littéraire, est sans conteste, une œuvre thérapeutique. Le manuscrit a dormi plus de trente ans dans sa boîte métallique avant que je ne m'autorise à le sortir du placard afin qu'il arrive entre vos mains.

Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

La première raison est que n'étant pas écrivain, je ne me donnais pas le droit de publier. Une croyance que j'ai dû apprendre à abandonner.

La deuxième raison, c'est que ce livre est né de mon histoire personnelle et ne relate pas seulement ma vie, mais aussi l'intimité de ceux et celles qui ont croisé ma route... De quel droit pouvais-je me permettre d'écrire sur ce qui ne m'appartenait pas ? De ce fait, par respect de l'anonymat et de la vie privée d'autrui, tous les noms ont été changés, les lieux peu définis, et l'auteur porte un pseudonyme. L'histoire a également été romancée pour les besoins de la publication. À l'origine, les événements étaient écrits sous forme de journal.

La troisième raison concernait un blocage par rapport à une mémoire en lien avec « un empêchement d'expression publique ». J'ai dû faire un travail de libération de mémoire transgénérationnelle pour dépasser cette peur de rendre publics ces pans de vie. Cet exercice fait partie d'une thérapie que j'ai entreprise en développement personnel et spirituel depuis quatre ans à travers les soins énergétiques et chamaniques. Cette étape de la publication m'a permis de faire maintes relectures et d'acquérir une nouvelle vision sur mon parcours de vie, de faire la paix avec mon passé et avec tous les protagonistes qui constituent mon expérience de vie.

Je suis maintenant détachée de mes émotions liées à tous les événements douloureux que j'ai pu traverser. Je regarde la vie se dérouler sous mes yeux comme un film où chacun joue un rôle en fonction de ce qu'il a envie ou besoin d'expérimenter, pour évoluer vers plus de sagesse, d'acceptation et d'amour de Soi.

Durant quarante-quatre ans, j'ai subi la vie de plein fouet avec la sensation d'être dans une immense fosse aux lions et de devoir me battre pour en sortir vivante. Aujourd'hui, je ne me bats plus. Je laisse la vie me traverser sans m'accrocher aux émotions qu'elle éveille en moi. Je la laisse vibrer à travers moi en apprenant à lâcher prise au maximum. Pour arriver à cet état de paix intérieure, il est nécessaire d'avoir le courage de se regarder en face, d'accueillir ce qui nous entrave avec bienveillance, et enfin d'abandonner nos vieux conditionnements qui nous empêchent d'être nous-mêmes.

Si malgré les précautions prises pour la publication de cet ouvrage, certains d'entre vous qui me connaissez, se sentent blessés par mes propos, croyez bien que mon intention n'est pas de rendre des comptes, mais de poser des mots sur les maux et pourquoi pas, de vous retrouver un jour si le cœur vous en dit, sur mon chemin de PAIX. Si vous ne vous sentez pas en paix par rapport à notre passé commun, cela n'a aucun lien avec mes mots et mes pensées qui n'appartiennent qu'à moi. Regardez plutôt du côté de vos propres blessures émotionnelles... ou de vos mémoires karmiques...

Si ce livre sort à la lumière aujourd'hui c'est que, de mon côté, les liens toxiques ont été nettoyés. Je vous souhaite sincèrement de trouver votre propre chemin de PAIX en suivant votre propre Lumière.

Inconsciemment, comme chacun d'entre vous, j'ai expérimenté les blessures dont Lise Bourbeau partage ses recherches dans son livre : « Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même ». Ces cinq blessures sont : l'abandon, le rejet, l'humiliation, la trahison et l'injustice. Nous portons tous au moins quatre de ses blessures et deux nous impactent plus fortement. Comment ces blessures se manifestent-elles dans nos vies ? Ces blessures inconscientes sont bien présentes et nous emprisonnent dans des schémas de vie répétitifs et négatifs jusqu'à ce que l'on comprenne la leçon que la vie nous envoie à travers nos relations.

Je tiens à remercier sincèrement tous ceux qui ont fait partie de mon chemin, notamment ceux avec qui mes relations étaient les plus difficiles, car ils m'ont appris à grandir et à prendre conscience des démons intérieurs qui m'empêchaient d'être moi-même. Après avoir mis en lumière les ombres de ma personnalité, je suis en paix avec toutes les personnes faisant partie de mon histoire de vie. Je reconnais ma part de responsabilité dans tout ce que j'ai vécu au sein de mes différentes relations. Ces pages ne sont que le reflet de ma perception de la réalité à travers tous les filtres de mon inconscient. Lorsque les souffrances sont reconnues, accueillies, acceptées, elles nous ouvrent les portes de la libération et de la guérison physique, mentale et spirituelle.

Le plus important n'est pas la souffrance, mais c'est ce qu'on en fait qui est essentiel. Comment la transmuter pour se sentir LIBRE et en PAIX ? Que faites-vous de vos souffrances émotionnelles ? Savez-vous que tout ce que vous n'exprimez pas s'imprime dans les cellules de votre corps ?

L'écriture soulage et libère mon esprit, les soins énergétiques libèrent mon corps des mémoires émotionnelles et karmiques,



les soins chamaniques me reconnectent à mon âme et m'aident à retrouver mon unité, et mon authenticité.

Le POUVOIR DU VERBE m'emmène actuellement sur le chemin de l'autoguérison et de l'accompagnement aux autres.



# Enfance

## Un Divorce Salvateur

J'avais cinq ans quand mes parents ont divorcé en 1975. Mon père, cet homme alcoolique et violent, passait ses journées dans les bars jusqu'au jour où ma mère se posa des questions, ne voyant plus l'argent rentrer dans le foyer. Elle était infirmière en psychiatrie. Un jour, en téléphonant à l'entreprise où mon père était censé travailler, elle a appris qu'il avait été licencié pour cause d'absentéisme répété.

Quand elle demandait des explications à mon père, il trouvait toujours des excuses invraisemblables et les discussions se terminaient fréquemment en scène de ménage. Sous les cris et les pleurs, les rapports de force étaient assez violents. Pétrifiée, je prenais ma petite sœur qui marchait à peine et nous nous réfugions dans notre chambre. N'osant plus bouger ni même respirer, nous attendions que l'orage passe. J'avais une peur bleue de mon père. Son comportement envers ma mère m'horrifiait. De la hauteur de mes cinq ans, je me rendais compte qu'il la rendait malheureuse et c'était insoutenable pour l'enfant que j'étais.

Mes copines d'école ne vivant pas ce problème-là à la maison, je me sentais différente, pas vraiment une enfant finalement. Par peur d'être rejetée, je ne parlais à personne de ce qui se passait chez moi. J'endossais déjà les problèmes des adultes. À cet âge, je ne faisais pas le lien entre l'alcoolisme et la violence. Je pensais que mon père était un monstre et qu'il était né comme ça.

Puis un jour, après une scène plus violente que les autres, la sonnette de la porte d'entrée retentit. C'était une collègue infirmière de ma mère qui venait faire une piqûre à ma sœur malade. Pendant la querelle, je m'étais réfugiée sous la table de la salle à manger. Tétanisée, je n'osais plus sortir de ma cachette. L'infirmière est entrée dans la salle sans dire un mot, le visage interloqué. Elle a compris qu'il se passait quelque chose de grave quand elle m'a aperçue sous la table, recroquevillée au milieu des chaises, en état de choc. Je ne voyais pas son visage. Une main s'est tendue vers moi. Instinctivement, je me suis reculée pour qu'elle ne puisse pas me toucher. Puis, j'ai entendu une voix douce :

— Viens ma chérie, n'aie pas peur... attrape ma main... viens avec moi... viens...

Hésitante, j'ai pris la main de cette femme que je connaissais à peine et je suis sortie de ma cachette tout doucement, hébétée, le cœur battant et les jambes tremblantes.

— Bonjour Mademoiselle, me dit-elle en me serrant doucement dans ses bras.

Mon père était sorti et ma mère séchait ses larmes dans sa chambre.

— Où est ta petite sœur ? me demanda l'infirmière, dans sa chambre ?

Je ne savais pas où était ma petite sœur, la question m'angoissait. Qu'est-ce qui avait bien pu lui arriver ? Avait-elle pu se mettre à l'abri comme moi ? Mon père était-il parti avec elle ? La panique m'avait tellement gagnée que j'étais allée me réfugier en oubliant ma petite sœur.

Puis j'ai vu ma mère arriver avec ma sœur dans ses bras. Elle était probablement dans son lit. Tout était allé si vite...

les cris, les coups, les pleurs... Tout résonnait dans ma tête, j'étais étourdie.

Cette infirmière nous a certainement évité le pire ce jour-là. Quelque temps après, ma mère a pris la décision de partir et de se réfugier chez ses parents. Elle s'était mariée contre leur gré, il a fallu qu'elle trouve le courage de leur annoncer son divorce.

Dans les années soixante-dix, le divorce n'était pas forcément bien vu. Ma mère n'avait pas le choix, il fallait qu'elle sauve sa peau et celle de ses filles. Encore une chance qu'elle travaillait ! En tant qu'infirmière, ses horaires n'étaient pas adéquats pour pouvoir élever ses enfants seule. Elle travaillait une semaine du matin, une semaine d'après-midi et une semaine de nuit. Elle avait donc besoin de ses parents et surtout de ma grand-mère, pour s'occuper de ma sœur et moi.

Ils habitaient à un kilomètre de chez nous, dans une maison de ville. Ils nous ont hébergées pendant trois mois ; le temps pour ma mère de demander le divorce et de trouver un autre logement.

Je me souviens qu'un jour j'étais dans la cour chez mes grands-parents, la voisine en train d'étendre son linge dehors s'est approchée de moi et m'a demandé :

— Bonjour, comment vas-tu ? Tu es en vacances chez ta mamie ?

— Non, je ne suis pas en vacances, je suis chez mamie parce que papa tape sur maman, répondis-je tout naturellement.

— Ah... ce n'est pas gentil ça... dit-elle, embarrassée par ma réponse.

La conversation qui avait à peine commencé s'est arrêtée là. Quand la vérité sort de la bouche des enfants, elle ne va pas par quatre chemins, les choses sont claires et nettes.

Ma mère a pris sa vie en main. Mon père s'est opposé au divorce, mais la justice ne lui a pas laissé le choix. Il avait tout perdu puisqu'il n'avait même pas le droit de visite de ses enfants. Il était dans l'obligation de payer une pension alimentaire dès qu'il aurait retrouvé du travail. Ma mère n'en a jamais vu la couleur. La justice l'a condamné à faire de la prison pour non-paiement de pension alimentaire, c'est du moins ce que ma mère m'a toujours dit, mais j'ai toujours douté que ce soit la véritable raison...

Mes grands-parents paternels avaient un droit de visite mensuel, au domicile de ma mère et en présence de celle-ci. Dès le départ, ma mère s'est rendu compte qu'ils allaient raconter notre vie à mon père puisqu'il avait retrouvé notre adresse. Et un jour, ma mère a eu la surprise de sa visite. Il tenait un bouquet de fleurs qu'elle lui a arraché des mains et lui a balancé à travers la figure en lui disant de ne plus jamais revenir, sinon elle porterait plainte. En voulant lui refermer la porte au nez, elle s'est trouvée arrêtée dans son élan par le pied de mon père qu'il avait glissé entre la porte et le mur. Mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine. Les yeux rivés sur le pied de mon père, j'étais affolée. Ma mère commença à crier pour ameuter les voisins et faire fuir mon père.

Depuis ce jour-là, mes grands-parents paternels ont failli perdre leur droit de visite. Mon père avait interdiction par la justice, de nous approcher. Il a fini par comprendre qu'il n'arriverait pas à retourner avec ma mère. Sans elle, il était perdu, elle travaillait pour lui, le nourrissait, le logeait, le blanchissait.

J'ai su plus tard qu'il vivait de foyer en foyer, traînait parfois avec les clochards en ville, mais il n'a visiblement jamais rien construit de sa vie. Il a fini par repartir en Bretagne, vivre près de chez ses parents. Il est décédé en 2002 à Rennes.

J'ai passé la plus grande partie de mon enfance avec ma sœur, ma mère et ma grand-mère. J'habitais le plus souvent chez mes grands-parents, car ma mère n'était pas très disponible avec ses horaires décalés. Elle n'était pourtant pas très loin, car l'hôpital où elle exerçait était juste derrière le mur, sur le trottoir en face de chez mes grands-parents. En montant dans les chambres du premier étage, je pouvais voir l'enceinte de l'hôpital, côté champs. On voyait parfois des chevaux, mais je n'apercevais pas les bâtiments où travaillait ma mère. Quand je m'ennuyais ou que je trouvais le temps long entre deux retrouvailles, je me postais à la fenêtre d'une des chambres et je restais un moment à surveiller par-dessus ce mur qui nous séparait, sans espoir de la voir.

Chez mes grands-parents, j'ai grandi avec deux de mes oncles qui n'étaient pas encore mariés. Mon grand-père n'était pas souvent présent non plus, car il était cheminot, il partait en déplacement pour plusieurs jours de suite. Ma grand-mère a élevé ses enfants pratiquement toute seule. Au total, elle en a éduqué sept avec ma sœur et moi.

Elle m'emmenait à l'école en vélo, à trois ou quatre kilomètres de chez elle. Quand elle devait aller faire des courses dans la matinée, elle repassait devant l'école en vélo, et si c'était l'heure de la récréation, elle s'arrêtait pour me dire bonjour au travers du grillage. Cela me rassurait et en même temps, cela me donnait le cafard.

J'étais une élève solitaire. J'avais beaucoup de mal à m'intégrer aux autres. Je détestais l'école, car je ne m'y sentais pas en sécurité. J'avais la hantise que mon père

vienne me chercher ou plus exactement m'enlever. La peur qu'il arrive quelque chose à ma mère et ma sœur pendant mon absence m'angoissait ; la séparation était insupportable. Je m'aperçois aujourd'hui que je reproduis ce même comportement dans ma vie affective. Je ne supporte pas d'être séparée des gens que j'aime, j'ai peur de les perdre ou qu'il leur arrive quelque chose. Ce traumatisme m'a amenée à m'attacher excessivement aux personnes que j'aime et je ne me sens jamais en sécurité dans ma vie affective. J'ai peur d'aimer par peur de souffrir. Notre passé influence forcément notre présent.

À l'école, je ne parlais pas de mon père. Quand on me posait des questions, je ne disais jamais la vérité. Je m'inventais un père policier, pompier, un père sécurisant, digne d'être aimé par sa fille. Plus tard, quand j'ai commencé à réaliser que ce n'était pas très joli de mentir, je disais que j'étais divorcée de mon père, comme ma mère. Je ne l'aimais plus donc moi aussi, j'étais divorcée !

Dans ma famille, mon grand-père était ma référence masculine malgré son absence. Il avait une telle autorité qu'il était très présent même quand il était en déplacement. Il suffisait que ma grand-mère nous menace de tout lui raconter à son retour pour que tout le monde se calme. Il nous aimait beaucoup, sans exprimer ses sentiments, comme la plupart des hommes de sa génération.

Traumatisée par mon père, je tremblais dès que mon grand-père haussait le ton pour se faire obéir. C'est peut-être ce qui m'empêchait d'aller vers lui, son autorité me dérangeait.



## Une institutrice de cœur

Je me souviens d'une institutrice à l'école primaire qui a particulièrement marqué ma vie. Elle s'appelait Christine et enseignait en cours moyen première année. C'était une femme douce, tant dans sa voix que dans son regard et ses gestes. Elle dégageait quelque chose qui m'attirait énormément, comme un puissant magnétisme. Elle avait les cheveux châtons, courts et ondulés, de beaux yeux verts et un sourire rayonnant que je n'ai jamais oublié !

Elle était jeune, à peine la trentaine. Quand elle nous donnait des exercices à faire en classe, elle profitait que nous étions occupés pour corriger nos cahiers. Il m'arrivait souvent de lever le nez de mon bureau et de l'observer discrètement. Parfois, elle devait sentir mon regard posé sur elle alors elle levait les yeux à son tour, puis elle me souriait. Je ne comprenais pas pourquoi cette femme m'attirait autant. J'avais envie d'être avec elle sans arrêt. Je trouvais n'importe quel motif pour qu'elle s'intéresse à moi malgré ma timidité excessive. Elle m'obligeait à sortir de moi-même.

Un jour, je suis tombée malade, une angine m'a obligée à rester chez moi pendant une semaine. La séparation était pénible à vivre. Elle me manquait tellement que je stressais de ne pas pouvoir aller à l'école. Elle avait abordé le chapitre de la division avec les autres élèves et j'avais peur de ne pas pouvoir rattraper le temps perdu.

À mon retour en classe, elle m'a donné un cours particulier pendant que les autres élèves s'entraînaient sur des exercices. Là j'étais aux anges ! J'ai tout compris tout de suite !

En cours d'année, elle nous a annoncé qu'elle était enceinte et que sa grossesse ne se passait pas très bien. Effectivement, elle a multiplié les arrêts de travail et je vivais

chaque absence comme un déchirement. Son remplaçant était très gentil, mais Christine me manquait tellement que j'en perdais le plaisir d'aller à l'école.

Quand elle nous a annoncé son départ en congé maternité, je n'ai pas supporté l'idée de ne plus la voir. J'ai pris mon courage à deux mains pour oser lui demander son adresse afin de lui rendre visite quand elle aurait accouché, mais aussi pour lui écrire par la suite. À mon grand étonnement, elle a accepté de me laisser entrer dans sa vie privée. J'étais curieuse de savoir comment elle vivait, où elle vivait. Elle habitait dans un appartement en centre-ville de Rouen. Ma mère m'a emmenée voir Christine avant l'arrivée du bébé. J'ai tenu à lui acheter des fleurs. J'avais tout le temps envie de lui faire des cadeaux, mais je me retenais par peur de ce qu'elle pourrait penser.

Lors de notre visite, Christine nous informa qu'elle allait déménager, car son appartement allait devenir trop petit. Elle partirait vivre dans une maison à la campagne et devrait changer d'école. La déception et la tristesse m'ont envahie. Je lui ai demandé ses nouvelles coordonnées et elle m'a rassurée de suite en me disant que je pourrais aller la voir quand je le souhaiterai. Le déménagement était prévu deux mois plus tard. Je ne suis allée qu'une seule fois dans sa nouvelle maison de campagne. Ensuite, je suis rentrée en sixième et nous ne nous sommes plus revues.

Christine a donné naissance à une petite fille qui a eu beaucoup de problèmes de santé, par conséquent, elle n'était plus disponible. Cette femme a fait battre mon cœur sans que je comprenne ce qui se passait réellement en moi. J'ai continué à lui écrire malgré tout... jusqu'à ce que je me lasse de ne pas pouvoir aller lui rendre visite autant que je l'aurais souhaité. Elle m'a fait découvrir le plaisir d'écrire et la motivation de continuer à le faire pour libérer mes

souffrances. Cette institutrice a éveillé en moi un manque affectif énorme dont je n'avais pas conscience à ce moment-là.

Durant toute ma scolarité à l'école primaire, je me suis sentie différente des autres. Je n'arrivais toujours pas à m'intégrer aux groupes et je préférais avoir un seul ou une seule amie. Les jeux des autres ne m'intéressaient pas. Je passais mon temps à les observer dans la cour de récréation, dans l'indifférence la plus totale. Je ne savais jamais quoi dire ou quoi faire. J'étais enfermée dans ma bulle et n'arrivais pas à en sortir. Je ne pouvais pas m'exprimer comme je le souhaitais, les mots restaient coincés en moi. Je parlais toute seule, dans ma tête.

Sur tous mes carnets scolaires, les enseignants marquaient des observations chaque trimestre : trop émotive, trop effacée, trop discrète, ne participe pas assez en classe, trop réservée... J'étais toujours « trop ceci » ou « pas assez cela » et cela renforçait à la fois ma sensation d'être différente des autres, et le fait que je ne me sentais pas acceptée telle que j'étais. J'ai essayé d'être comme mes camarades pour ne pas me faire rejeter, pour paraître normale et ne plus avoir ces remarques des professeurs qui me blessaient beaucoup. Malgré mes intentions et ma volonté, je ne pouvais pas changer. J'avais l'impression d'être une mauvaise petite fille au point de croire que je n'étais sûrement pas digne d'être aimée.

Je travaillais doublement pour apprendre mes leçons, mais dès qu'on m'interrogeait en classe, je perdais mes moyens. Ma mémoire me faisait défaut sous l'effet du stress et l'envie de pleurer était ma seule réponse face au professeur. C'était un cercle vicieux, car j'étais totalement impuissante.

Ce sentiment de rejet n'a fait qu'amplifier mon besoin de rester seule pour me protéger des agressions extérieures.

## ENFANCE

Les mots peuvent devenir de véritables chocs, des traumatismes verbaux. Ceux de mes enseignants me sont restés collés à la peau. J'ai grandi avec la croyance que je n'étais pas « normale ». Je prenais tout ce qu'on me disait de plein fouet. Je n'avais aucun recul, aucun discernement, car je n'avais pas conscience de mon hypersensibilité, et personne ne s'en préoccupait puisque les enseignants me jugeaient sans m'aider à résoudre les problèmes.

## Famille recomposée

J'ai poursuivi ma scolarité en sixième dans un collège si près de chez moi que je pouvais y aller à pied. C'était le début de l'autonomie imposée. Quand ma mère travaillait d'après-midi, elle finissait à vingt et une heures. Je rentrais chez mes grands-parents après les cours. Je descendais à pied du collège, longuais le cimetière, puis traversais les lotissements. Je coupais par les ruelles pour aller plus vite. Je ne traînais jamais, j'étais toujours pressée d'être arrivée. L'indépendance est signe de liberté, mais je n'y trouvais pas la sécurité. Le moindre bruit était suspect. Une voiture qui ralentissait près de moi me faisait accélérer le pas, un homme qui me regardait marcher était source d'angoisse. Je me dépêchais et m'arrangeais pour passer dans des endroits où il n'y avait pas trop de passage. Je ne voulais croiser personne.

Cette première année de collège a été révélatrice sur ma capacité à devenir autonome. Je m'adaptais toujours aux situations en prenant sur moi toutes les angoisses qu'elles généraient. Parfois, le poids était si lourd que je demandais à ma mère de trouver une autre solution pour que je ne sois pas toujours seule en sortant du collège.

Elle n'avait pas de solution. Je devais me débrouiller, j'étais assez grande pour rentrer toute seule. J'ai fini par rencontrer une copine dans ma classe qui habitait sur ma route, nous partagions les trois quarts du trajet ensemble. J'étais soulagée d'être accompagnée, mon esprit s'apaisait, je pouvais prendre le temps de marcher tranquillement. Ce qui n'était pas le cas quand je rentrais chez mes grands-parents.

Après cette année de sixième, je suis partie en colonie dans la Manche pendant un mois. Je partais pour la deuxième

fois en colonie de vacances et je n'appréciais pas d'être séparée de ma mère aussi longtemps. Encore une fois, je n'avais pas le choix. Mes grands-parents n'étaient pas en mesure de nous garder pendant un mois toutes les deux ma sœur et moi. Mes difficultés à rester en groupe m'amenaient à m'isoler régulièrement. Je m'ennuyais à mourir, au point de décompter les jours. Le fait d'être en collectivité sans arrêt me fatiguait énormément.

J'avais vraiment besoin de me retrouver seule pour recharger mon énergie. J'appréciais seulement les moments où nous allions nous promener dans la nature. Je me sentais à ma place au milieu des champs, des arbres, dans la forêt. Je prenais plaisir à grimper dans les arbres... Ma mère nous écrivait tous les deux jours et elle rajoutait des chewing-gums dans l'enveloppe. Recevoir et lire ses lettres était un moment privilégié et sacré. Lui écrire m'aidait encore une fois à soulager cette pesanteur en moi.

Au retour de vacances, ma mère est venue nous chercher à l'arrivée du car, accompagnée d'un homme, un collègue de mon oncle. Ma mère ne sortait jamais avec les collègues ou les amis de mon oncle, d'emblée je me suis questionnée sur leur relation. Cet homme plus jeune que ma mère, s'appelait Guillaume, je l'avais entrevu une fois ou deux avec mon oncle. Dès que mon regard s'est posé sur lui à travers la vitre depuis ma place dans le bus, j'ai ressenti qu'il s'était passé quelque chose entre lui et ma mère. Il nous déposa à la maison et repartit aussitôt.

Le soir même, à table, ma mère me demanda :

— Que penses-tu de Guillaume ?

— Je ne sais pas, pourquoi ? Il a l'air gentil...

— Il va revenir demain matin et il te demandera quelque chose.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il va me demander ? m'inquiétai-je.

— S'il venait habiter avec nous... ça te dérangerait ?

— Euh... non... pourquoi ? répondis-je perplexe.

— Parce qu'il veut venir vivre avec nous, confirma-t-elle.

Je n'avais rien à répondre, la décision me semblait déjà prise, quel que soit mon avis.

Le soir dans mon lit, avant de m'endormir, je repensais à cette conversation. J'avais répondu sans réfléchir, sans mesurer les conséquences de la nouvelle vie qui nous attendait. Je me disais que ma mère méritait de refaire sa vie avec quelqu'un qui saurait l'aimer. Je pensais au bonheur de ma mère avant le mien.

Le lendemain matin, Guillaume est revenu et je lui ai donné mon accord pour qu'il vienne vivre avec nous. Ma sœur était ravie. Elle le considérait déjà comme son père alors que pour moi, il était hors de question qu'il remplace mon père.

À peine six mois après, ma mère s'est remariée alors que je ne voulais plus entendre parler de mariage depuis le divorce de mes parents.

Neuf mois plus tard, mon frère est né ! Ma vie changeait du tout au tout en un an, les événements allaient trop vite pour moi. Je n'arrivais pas à m'adapter au rythme que prenait cette nouvelle vie.

J'ai laissé ma chambre à mon petit frère et j'ai partagé celle de ma sœur. Je perdais mon intimité si précieuse à mon équilibre. Guillaume commençait à devenir envahissant. Quand j'ai accepté qu'il vienne vivre avec nous, je n'avais pas imaginé tout ce chamboulement. Je comprenais que ma mère ait besoin de reconstruire au plus vite, mais tout allait bien trop vite à mon goût.

Après la naissance de mon frère, le projet de construire une maison fut d'actualité, car bien évidemment, l'appartement était devenu trop exigü. Mes parents souhaitaient habiter à la campagne. J'allais devoir songer à quitter tous mes amis d'enfance et autant dire tous mes repères.

En quelques mois, ma vie s'est effondrée comme un château de cartes. J'habitais la même ville depuis treize ans, je n'arrivais pas à croire que je devrais vivre à la campagne. À mes yeux, c'était synonyme d'isolement et cela me terrorisait.

Le matin du déménagement, je suis allée en cours comme tous les jours. À mon retour le soir, ma mère m'avait donné rendez-vous en bas de l'immeuble avec ma sœur, car je n'avais plus de clef. J'avais passé la journée avec une boule au ventre.

Arrivée en bas de l'immeuble, j'ai levé la tête vers la fenêtre de notre appartement. J'ai ressenti la tristesse m'accaparer. Je ne me sentais pas bien comme affaiblie, je n'avais plus de jambes. Ma mère est arrivée en retard. Il fallait vérifier quelques petites choses dans l'appartement avant de repartir.

Quand nous avons ouvert la porte d'entrée, face au vide, ma gorge s'est resserrée. Tous les meubles avaient disparu alors que tout était encore en place le matin lorsque j'ai quitté l'appartement. Ma mère a fait quelques vérifications très vite puis nous sommes retournées à la voiture.

Durant le trajet jusqu'à la nouvelle maison, je restais muette de tristesse pendant que ma mère me racontait le déménagement.

En entrant dans la maison, je me suis dirigée tout de suite vers ma chambre. Elle était deux fois plus petite que celle que j'avais à l'appartement, mais je retrouvais mon intimité. J'ai passé ma première soirée à la fenêtre, à contempler les